

## Introduction

Dans son premier roman, *Veuves au maquillage*<sup>1</sup>, Pierre Senges met en scène un narrateur qui imagine une méthode de suicide originale : il demande à six veuves soupçonnées de l'assassinat de leur conjoint de découper petit à petit son corps en quarante-neuf fragments distincts ; chacun des fragments devant être transmis à un ancien client, ou ennemi, dont lui et les veuves veulent se venger en lui envoyant le membre amputé par goût de la provocation. Chaque ablation donne lieu à des récits plus ou moins crédibles du devenir possible des morceaux amputés ; dans une version, les ossements et autres organes prélevés finissent dans les poubelles du voisinage, dévorés par les chiens de passage. Dans une autre, l'humérus du narrateur, acheté par un curé d'une paroisse en déshérence, devient une relique convoitée par les plus hautes autorités du Vatican, objet d'un trafic de prélats, avant de disparaître mystérieusement quelque part entre Rome et le patriarcat de Moscou. Le corps du narrateur oscille donc dans ce roman entre la relique sacrée, objet de vénération, et le rebut le plus sordide. Le récit étant une réécriture masquée de *Anatomie de la mélancolie* de Robert Burton, le découpage du corps du narrateur est le prétexte à la transformation de celui-ci en texte. Chaque amputation générant des récits possibles, plus le corps du narrateur se délite, se décompose, plus le texte prolifère et confère une dignité ou une absurdité fictionnelle aux membres épars.

La fiction est donc le moyen dans ce texte de faire varier sensiblement la valeur d'un corps qui est au fond un prétexte à l'invention narrative. Le texte, palimpseste de citations masquées, vient supplanter cet original qui devient progressivement absent<sup>2</sup> qu'est le corps démembré du narrateur. Le corps perdu, loin d'être déploré, est donc célébré par sa capacité de transformation en texte, de production d'une fiction hypertextuelle, redite et copie de textes antérieurs, ironiquement convoqués pour imaginer un devenir de la fiction hors de toute littérature du réel et de toute littérature du moi. Le roman de Pierre Senges appartient donc pleinement à la tendance épimoderne<sup>3</sup> de la fiction contemporaine, celle qui délaisse le deuil de corps disparus pour faire de la perte même un outil de création narrative. Ce passage d'un

---

<sup>1</sup> Pierre Senges, *Veuves au maquillage*, Paris, Verticales, 2000.

<sup>2</sup> Sur la notion d'original absent, voir le précédent numéro de notre revue, « L'Original absent » (*Ad Hoc* n°6, décembre 2017, en ligne : <https://adhoc.hypotheses.org/ad-hoc-n6-loriginal-absent>).

<sup>3</sup> Nous employons le terme dans le sens que lui donne Emmanuel Bouju, dans « Épimodernisme. Une hypothèse en six temps. », dans Emmanuel Bouju (dir.), *Fragments d'un discours théorique. Nouveaux éléments de lexique littéraire*, Nantes, Cécile Défaüt, 2015, p. 89-117.

postmodernisme ludique mais mélancolique à une épimodernité faisant de l'original absent le moteur même de sa production constituait l'enjeu du précédent volume d'*Ad Hoc*, et d'une journée d'étude intitulée « L'original absent : exhumation et reproduction des corps dans la littérature contemporaine », première partie d'un projet d'études sur le traitement des corps dans la fiction contemporaine, que nous avons le plaisir de poursuivre avec ce deuxième volet sur la valeurs des corps dans la fiction contemporaine.

Dans le n°6 de la revue et au cours de la journée d'étude qui l'avait précédé, nous avons tâché de penser un changement de paradigme caractéristique de la fiction contemporaine, dans ses rapports à la redéfinition de la représentation des corps en littérature. À partir du postulat selon lequel le postmodernisme aurait été lié à la mise en scène de « fictions indiciaires<sup>4</sup> » fondées sur la recherche de corps perdus, dont il aurait fallu tenter de faire le deuil, nous avons supposé qu'au tournant des années 2000 aurait émergé un autre paradigme, articulé autour du renoncement à l'exhumation et à la déploration de corps impossibles à retrouver, pour adopter une activité créatrice de re-production de corps conçus comme copies sans originaux. Ces corps prenaient alors une valeur paradoxale, entre copies heuristiques et productives, et corps artificiels ou fictifs ne répondant pas tout à fait aux enjeux politiques ou éthiques qui étaient à l'origine de leur création (justice transitionnelle, subversion des normes sociales, etc.).

Comment les formes fictionnelles contemporaines mettent-elles en scène, posent et rejouent la question « Que vaut un corps ? » ? Il s'agit à la fois de questionner la façon dont les productions fictionnelles représentent des systèmes d'évaluation – financière, sociale, culturelle – des corps mais aussi comment elles contribuent à construire ou déconstruire elles-mêmes de tels systèmes. Les représentations fictionnelles seraient un espace spécifique de questionnement de la valeur des corps, — dévaluant et réévaluant les formes corporelles (authentiques / inauthentiques, légitimes / illégitimes), mais aussi le geste même qui consiste à donner ou non de la valeur à certains corps. La fiction dit-elle des corps sans valeur, en leur redonnant crédit et matérialité ? Assume-t-elle le récit de vies marginales pour rendre visibles des corps qui ne le sont pas ? Ou joue-t-elle d'effets de brouillage, en mettant en doute la confiance à accorder aux récits (mais aussi à ce qu'ils représentent), pour explorer la productivité propre à la fictionnalisation de corps et de vies jugés illégitimes ?

Nous voudrions faire l'hypothèse d'une fiction contemporaine menacée par deux apories opposées : d'une part, la tentation d'un récit réparateur, qui entend rendre justice à des corps

---

<sup>4</sup> Nous reprenons ici l'idée de « paradigme indiciaire » développée par Carlo Ginzburg, telle qu'elle a pu ensuite être développée et appliquée à la lecture d'œuvres de fiction.

disparus – dans des conflits, dans des migrations –, qu'on ne compte pas, qu'on ne cherche pas ; qui ne se situent pas sur la même échelle de valeur que le corps des vainqueurs, des dominants ou des sédentaires. Or, cette résurrection fictive des corps minorés est paradoxale : quand elle est le fait, comme souvent, de voix dominantes, en position de pouvoir, elle pose la question de la légitimité même de cette résurrection : qui parle pour les disparus, et les morts ? Quelle est la légitimité de celui ou celle qui s'octroie la parole, même selon des intentions militantes, même pour pointer une absence ? La question de la légitimité du témoin fictif vient complexifier les enjeux éthiques et heuristiques de cette exhumation. À la mise en scène d'une quête, d'un doute, d'une méthode qui caractérisait les fictions indiciaires, a succédé en effet, semble-t-il, une reconstruction fictionnelle dont les fondements éthiques ne sont pas toujours clairement exposés par les narrateurs.

D'autre part, la tentation inverse d'un renoncement à l'évaluation se traduirait par un relativisme de la valeur plus ou moins cynique. Après des fictions indiciaires fondées sur la recherche mélancolique, parce que vaine, de corps authentiques mais perdus, la fiction contemporaine, épimoderne, semble s'être détournée du deuil pour célébrer la production de corps artificiels, passant pour des corps authentiques, voire les supplantant. Faire des corps des fausses reliques, de faux objets sacrés – comme le fait Pierre Senges par exemple – ; suggérer qu'entre le rebut et l'objet de vénération la différence n'est pas ontologique, mais tient simplement à un acte performatif qui, faisant la part du sacré et du profane, sacralise certains corps pour mieux en dévaloriser d'autres, et fonde des systèmes de pouvoir et de domination sur des évaluations apparemment scientifiques, mais de fait politiques, c'est, au fond, poser que toute distinction entre corps sacré et corps profane tient de la manipulation. Or, cette position démystifiante ne va pas, non plus, sans poser problème : déniait toute légitimité aux différences de valeur entre les corps, elle aboutit à une forme de relativisme qui finit de mettre sur le même plan le corps artificiel et le corps authentique, au nom de l'indifférenciation qu'elle établit entre les deux. Ce faisant, la déconstruction des jeux de pouvoir débouche sur une dévalorisation potentielle de *tous* les corps, dénués de sacralité possible, et par là vulnérables à un soupçon généralisé.

Entre ces deux écueils, il semble que la fiction contemporaine puisse dessiner une fragile voie médiane, dans laquelle la mise en scène de systèmes d'évaluation des corps prend la forme, ludique ou militante, d'une interrogation sur le fonctionnement des normativités sociales et culturelles. Au corps blanc, jeune, valide, masculin, largement visible socialement — et pourtant invisible comme corps *particulier* —, viennent s'opposer des représentations plurielles de corps dont le rapport à la norme semble pris dans un mouvement de reconfiguration

permanente. La question devient alors moins celle de la valeur une fois pour toutes assignée, stable, mais celle des fluctuations de l'appréciation de corps pris dans ses systèmes de comparaison et de réévaluation permanente, en fonction de cadres et d'objectifs politiques, socio-économiques, culturels, sur lesquels ils ont généralement peu ou pas de maîtrise.

La fiction épimoderne de l'évaluation des corps se caractériserait ainsi par la récupération des systèmes de valorisation de corps pour les détourner de leur objectif initial : non pas déterminer des domaines distincts (sacré/profane, corps dominants/corps dominés), mais interroger le mouvement même par lequel sont produites ces démarcations. Mettant en scène des récits non fiables (témoin fictif à l'éthique discutable, narrateurs trompeurs, etc.), les fictions contemporaines tempèrent la résurrection des corps qu'elles prétendent opérer par l'indétermination des visées et des moyens précis de cette résurrection, ou au contraire l'indistinction entre corps sacrés et profanes qu'elles semblent mettre en scène par l'ambiguïté de leur voix narratives (comment le narrateur de Pierre Senges, démembré, peut-il continuer encore à écrire sa propre histoire ?) Il en ressort que la revalorisation des corps, ou au contraire le relativisme de leur valeur, sont toujours doublés de la production d'une fiction-cadre problématique, qui fait reposer le poids éthique de ce qui est relaté moins sur un narrateur fuyant ou fictif que sur le lecteur lui-même. C'est à lui en effet que revient la charge de déterminer l'*usage* des fictions des corps : la lecture et la diffusion des fictions de disparition peut-elle contribuer à un effort social de réparation ou de dépassement du conflit, ou contribue-t-elle à une banalisation mémorielle qui rend tolérable la perte en l'institutionnalisant, et à une subordination du fait littéraire aux décisions politiques et sociales de résolution historique des conflits ? La mise en question littéraire des normes pesant sur les corps peut-elle avoir une efficace éthique ou s'inscrit-elle dans une forme de réification de la différence, rangée au rang d'archétype littéraire et d'outil mimétique et fictionnel ?

L'ensemble de ces questionnements nous ont donc amenés à proposer trois grandes interrogations majeures qui se retrouvent en filigrane dans l'ensemble des articles qui composent ce n°7 :

1 / que valent des corps qui sont susceptibles de disparaître, et qui ne sont définis que par leur absence — dont le deuil impossible est celui d'une vie qui ne peut être ni nommée ni retrouvée ? Et, corrélativement, comment penser la légitimité éthique et politique des fictions qui entendent faire de tels corps leur sujet ?

2/ comment penser l'efficace sociale d'une fiction politique de la normativité, qui met en cause la valeur accordée à des corps normés, jugés intelligibles, par opposition à ceux qui sont exclus des normes de la légitimité et dont le deuil est potentiellement minimisé ou occulté ? La

question de la production normative de la valeur, qui rend des corps plus « viables » que d'autres, est donc aussi celle d'une comptabilité de la vie et de la mort : pourquoi la mort de certains semble valoir plus que la mort d'autres, quels corps ont droit aux honneurs de la nation, et peuvent faire l'objet d'un deuil public, et quels corps en sont exclus, relégués à une comptabilité de la mort de moindre importance, en quelque sorte dévaluée ? Et, dans un second temps, en quoi et comment cette comptabilité devient un outil de construction de fictions heuristiques ; ces fictions parviennent-elles à se jouer de ces systèmes de compatibilité ?

3 / sur le plan esthétique, comment interroger la valorisation des corps originaux et des corps inauthentiques, des processus de transformation de l'un en l'autre, ou du nivellement de l'un et de l'autre ? Comment analyser la place fictionnelle du corps de l'artiste, de sa performance, mais aussi des corps de ceux qui les étudient ou les critiquent ? Quels corps font l'objet d'une vénération esthétique et sacrée ? Lesquels sont aptes à décider de cette vénération, à la pratiquer, à l'encadrer ?

À ces questions, on verra que les articles qui suivent tendent à répondre par la mise en place d'une tension entre *les catégories de la domination qui régulent et informent les corps* (jusque dans la violence qui leur est faite) et *la manière dont la fiction retravaille ces catégories voire les déjoue en contestant les valeurs assignées aux corps* (que ce soit à travers la mise en valeur d'une plasticité proprement fictionnelle des corps par la constitution d'une mythologie interne à l'œuvre, ou d'une plasticité des catégories mêmes de la domination et des corps qu'elles déterminent).

Ainsi **Mara Capraro** propose-t-elle, dans son article « **Corps hybridés, mutilés, altérés : pour une nouvelle « mythologie » du corps dans l'œuvre narrative de Goliarda Sapienza** », une mise en tension de la production normative des corps par des dispositifs de contrôle social et des possibilités de déviance qui sont les leurs. Sa communication pose la question du sujet même de cette déviance : est-elle le fait d'une forme d'agentivité corporelle émancipatrice, qui replace l'individu « déviant » en position de sujet ? Peut-il y avoir une subversion individuelle efficace des catégories de la domination ou le corps marginal ne fait-il que renforcer les normes qu'il transgresse au moment même où il les transgresse, c'est-à-dire au moment où il leur accorde une valeur à laquelle il s'oppose ?

La première tentative de résolution de la tension initiale, alors, se traduirait par un processus de normalisation, soit à travers des formes de disciplinarisation des corps dans le sillage des dispositifs analysés par M. Foucault, comme l'analyse Mara Capraro dans la description de la prison de Rebibbia par Gloria Sapienza, soit dans un processus

d'acculturation en rapport aux valeurs occidentales. Quel est alors le coût de la normalisation sur les corps ? Il peut se traduire par la multiplication d'images de spectralisation ou de scission de soi, d'évaporation, de dissolution comme soustraction du corps en souffrance, comme le démontre **Chloé Dubost** dans « **Corps poétiques et subversifs : dramaturgies contemporaines de l'Afrique diasporique – l'exemple de Kossi Efoui** ». La fiction marque alors l'impossibilité du corps à renverser la dynamique du pouvoir dans laquelle il est pris : le corps se dissout face à la matérialité de la domination, dans l'ultime échappatoire qui consiste à ne plus avoir de corps. La spectralisation pose la question de la distinction entre le corps réel et ses reflets : qu'est-ce qui a une matérialité authentique ? Qu'est-ce qui est une copie ontologiquement dévaluée ? Peut-on brouiller la séparation entre les deux ?

Hors de la normalisation mortifère, quelles autres échappées seraient alors possibles ? Les articles de ce volume en suggèrent au moins trois : le renversement de la valeur du secret ; le masque ; les monstres. Si « tout être humain a son secret », comme le rappelle Goliarda Sapienza, alors peut se jouer une tension entre corps singulier et corps collectif, par laquelle le secret devient ce qui enrayer le système d'évaluation sociale en lui opposant au cœur des corps une résistance invisible. Dans l'article de Chloé Dubost, parallèlement, le masque fonctionne comme une stratégie d'émancipation, la multiplication des masques permettant celle des identités prescrites et déplacées). Le masque, le rôle est alors non seulement ce qui protège le corps mais ce qui brouille la valeur de tous les corps par déstabilisation.

Troisième échappée, celle des corps monstrueux, par un système d'humanisation ou de déshumanisation du corps déviant. Comme le montre Mara Capraro, les métamorphoses sont par excellence le lieu d'une expression corporelle de la domination et de la manière dont la fiction retravaille les formes des corps pour proposer d'autres corps possibles. Cette dernière option n'est cependant pas dépourvue d'ambiguïté. Quand elle tend vers l'animalité, la métamorphose peut fonctionner comme réification du corps, réactiver les métaphores coloniales, comme le rappelle **Bernadette Doffénies** dans « **L'être, le corps et le néant. Poétique du corps dans un roman colonial, Le Zézère, de Marius-Ary Leblond** ». Il y a une nette ambivalence de la continuité homme / bête du point de vue de la valeur : l'animal est aussi ce corps que l'on peut posséder et détruire, comment le rappellent Bernadette Doffénies et Chloé Dubost : la réification est une modalité de l'*épistémè* coloniale.

De la même manière, **Pierre Souq**, dans son article « **La revanche des corps dans les récits de science-fiction** », étudie une production littéraire fictionnelle depuis le prisme de l'émancipation des corps vis-à-vis de l'âme à partir du xvii<sup>e</sup> siècle. Puis, le xix<sup>e</sup> siècle sera celui de l'expérimentation des corps, soumis aux désirs démiurgiques des créateurs savants. Le xx<sup>e</sup>

siècle connaît l'apparition de corps entièrement artificiels, corps de robots ou d'androïdes, où la tension entre créature et créateur se cristallise, la première étant une version subordonnée aux volontés du deuxième, mais incarnant une forme de perfection et de puissance que le corps humain ne possède pas. Figure monstrueuse et rassurante en même temps, le robot devient le « corps-sans-organe » qui permettrait d'atteindre à l'homme une certaine émancipation.

La première tentative de résolution par la normalisation de la tension initiale entre les catégories de la domination qui informent les corps et la manière dont la fiction les rejoue n'est donc pas satisfaisante : les quatre échappées possibles à ses conséquences (spectralisation, masque, secret, métamorphoses monstrueuses) sont susceptibles de se retourner contre les corps mêmes qui cherchent à s'émanciper. Quelle autre voie de résolution pourrait-on alors discerner ?

Peut-être celle d'une « déviation authentique » des corps par rapport aux normes de la domination. Ce serait la voie proposée par des récits « réparateurs » ; reste alors à savoir comment et dans quelle mesure peut jouer la tentative fictionnelle de réparation. Les récits entendent mettre en scène des différences « authentiques », fécondes ; l'authenticité devenant ainsi un gage de transgression de la norme (et tirant sa valeur de cette transgression même), ce qui permet de conférer à ces fictions réparatrices une légitimité éthique. Cette légitimité ne va pourtant pas de soi, comme le montre l'analyse par Bernadette Doffénies de la classification des corps par le système colonial et les discours qu'il produit : le roman auquel elle s'intéresse, *Le Zézère*, réitère-t-il le discours des valeurs coloniales ou les dévoile-t-il ? Quelle est la rémanence de ces représentations coloniales et leurs effets dans la structuration d'un imaginaire postcolonial des corps et de leurs valeurs ? Dans le roman, la ligne de couleur qui sépare les corps blancs des corps racisés est maintenue jusqu'au bout, mais les chapitres finaux proposent une inversion des valeurs carnavalesque, comme une tentative de réparation finale... Mais y a-t-il réparation effective ? La littérature peut-elle « réparer » par la seule mise en scène des valeurs qui assoient les systèmes de domination ? Le carnaval est le lieu d'une érotisation potentiellement émancipatrice du corps noir féminin : mais, au fond, n'est-ce pas là encore reconduire les valeurs hégémoniques, l'érotisation n'étant pas forcément une valorisation, mais aussi une modalité de la dévaluation exotisante ? En somme, reproduire les signes naturalisés de la domination, est-ce reproduire le système de valeurs qui fige le corps genré, racisé dans une lecture coloniale ? Ou est-ce déjouer ce système en le réfléchissant ? Peut-on vraiment proposer cette interprétation, ou la lecture reste-t-elle piégée à la surface de l'apparence et de la réitération performative des discours coloniaux ? Et si le corps est le lieu de l'inscription du sens, est-il le lieu de la reproduction des valeurs plutôt que de leur

resémantisation ? Le corps est-il pure surface d'inscription, où le pouvoir colonial vient se figer, ou peut-il être constitué comme un signe qui résiste à cette réification ?

Ces questions se posent également à propos de la figure de l'enfant dans *Le Zézère*, représentation sur le mode de l'échec de l'union entre « blancs » et « noirs ». Ce qui est en jeu, c'est un imaginaire de la pureté raciale qui passe dans le corps ; la reproduction, c'est le risque d'un enrayement de la reproduction de la blancheur. Si la reproduction constitue un enjeu narratif, c'est bien parce que la ligne de couleur est instable, et risque d'être sans cesse troublée ; si la *whiteness* et la *blackness* sont des catégories relationnelles définies par leur exclusion réciproque, le risque de contagion est toujours présent, il est même inhérent à la production de la ligne de couleur. En d'autres termes, ce qui est censé produire la valeur des corps est cela même qui ouvre la possibilité d'un trouble dans les valeurs, ce qui rend impossible d'établir un corps comme authentique.

Cela se traduit narrativement par le thème de la dégénérescence, c'est-à-dire de cette instabilité des catégories normatives qui régulent les corps, de leur statut de fictions régulatrices. Or, de manière frappante, cette angoisse de la dégénérescence comme subversion possible des normes corporelles ne concerne pas uniquement des enjeux de racisation. Comme le montre l'article de **Marjorie Colin**, « **Poétique du corps minoré dans le théâtre de Samuel Beckett** », la dégénérescence, la maladie, la vieillesse, le handicap sont autant de moyens par lesquels le dramaturge construit une « anormalité » corporelle liée à l'impossible déploiement du corps mais qui lui permet paradoxalement de pratiquer une forme d'émancipation, de mise en question ironiques des normes régulatrices dans lesquelles sont prises les corps contemporains.

Si l'authenticité des corps passe ainsi par la mise en valeur de leurs différences ou des déviances qu'ils proposent par rapport à une norme oppressive, reste à savoir comment elle est mise en scène dans les textes. Le corps comme enjeu symbolique est aussi le lieu de la mémoire, de la mise en question de l'histoire (nationale, transnationale, personnelle) et du lien au corps collectif. D'où, chez Sapienza, le rôle de la mythologie pour ressaisir les corps dans leur dimension collective. Poser la question de la valeur des corps, alors, c'est poser celles des valeurs des formes narratives qui les représentent. L'atemporalité de la mythologie vient s'opposer à l'historicité des récits d'esclave ; la réitération comique de la parole théâtrale à l'unicité du témoignage autobiographique ; la littérature contemporaine, hantée par des modèles précédents de représentation, entreprend de réévaluer les valeurs mêmes de ces modèles, la plasticité des formes romanesques mettant en valeur l'épaisseur d'un héritage littéraire à questionner.



Les articles que nous présentons tendent à montrer que le corps ne peut pas s'affranchir de la matérialité des catégories de la domination mais seulement, réflexivement, en dévoiler la production des valeurs. Y-a-t-il alors des tentatives d'émancipation offertes par la fiction ? Sans doute vaudrait-il mieux déplacer la question : comment poser la tension entre une plasticité corporelle et la matérialité des structures de la domination, elle-même incorporées ? La valeur de la littérature réside-t-elle dans la manière de poser cette tension (à partir des formes narratives elles-mêmes), plutôt que d'y répondre positivement par l'affirmation de nouvelles valeurs ? Dans une littérature contemporaine qui met volontiers en scène des corps transformés, la métamorphose n'est pas toujours le signe d'une émancipation, et la réparation n'a pas nécessairement de valeur libératrice. Si le corps épimoderne peut s'avérer heuristique, c'est qu'il force à penser concomitamment la plasticité des systèmes normatifs et celle des tentatives de critique de ces systèmes.

*Flavia Bujor*

*(Docteure – ATER – Université Bretagne-Sud – CELLAM et HCTI)*

*Ricardo Bedoya-Forno*

*(Doctorant, Université Rennes 2 – CELLAM)*

*Loïse Lelevé*

*(Doctorante, Université Rennes 2 – CELLAM)*